

Examen terminal

Publié le 12 janvier 2022 dans le mensuel : *Fausses Pistes*

Réédité dans : *Condamnés innocents, le livre noir des assises*

La conséquence la plus imprévisible de la réforme universitaire des masters, entrée en vigueur au mois de septembre 2017, fut l'existence brève et dramatique d'un diplôme de « *Survie Urbaine* ». Mon PV de synthèse mettait en lumière le rôle du professeur Sequeira, obscur universitaire au casier vierge, mal connu des fichiers du renseignement. Les bases de données le résumant en deux mots : « *sociologue lunatique* », tandis que ses collègues en dressent un portrait fluctuant, entre intellectuel bon vivant et ours méditerranéen. Il sortit de l'anonymat peu avant la rentrée en pénétrant, sans rendez-vous, dans le bureau du doyen. Les détails de cette rencontre et des événements qui suivirent restent flous malgré l'enquête. Comment un enseignant quasiment retraité, réfractaire à tout, a bien pu convaincre le doyen de la faculté sans l'appui de l'administration ? Les théories abondent (voir annexes : hypothèses de la police judiciaire). La piste que j'ai choisi de retenir ici est inédite, soutenue par la découverte d'une nouvelle pièce à conviction.

Passons en vitesse sur l'excentricité du professeur et sa philosophie proche du nihilisme. J'en fais longuement état dans mon PV de synthèse ainsi que dans mon livre, *L'empereur des bas-fonds*. Dans le présent article, je m'attache à dévoiler le rôle des étudiants, sans pour autant innocenter le condamné. N'étant plus tenu au secret de l'instruction, voici ce que je sais et ce que je devine, trois ans après cette odieuse et symbolique affaire.

Pour Guillaume Blein, licencié en Sports et diplômé du master de *Survie Urbaine*, « *il s'agissait avant tout d'apprendre. Voir à travers les masques. Aller derrière la soi-disant fraternité qui unit les humains, exacerbée dans les villes mais non moins fausse.* » Marine, une jeune brune au teint pâle et à l'accent sudiste, partage ce constat. « *Le prof, c'était quelqu'un de complexe avec sa vision du monde, brutale mais cohérente. On le vénérât. Il nous a appris pourquoi les hommes vivent entassés les uns sur les autres. Pourquoi les villes et comment s'en servir.* »

Les documents saisis relatent avec précision le contenu des enseignements du professeur Sequeira mais comportent d'explicables trous. En 2019, dans le cadre de l'enquête sur François Crosses, nous avons épluché ces documents. Pour en conclure qu'ils étaient partiels et ne montraient qu'une facette de ce qui se tramait derrière ce diplôme, une facette officielle et politiquement correcte. Les cours magistraux se tenaient dans un amphithéâtre à l'abandon près de la fac Saint-Charles, entre les quartiers Joliette et Belle-de-Mai, avec un volume horaire de 16h par semaine. « *Probabilité de suppléments non déclarés* », avais-je noté dans mon PV de synthèse. Cette version a été confirmée depuis. La plupart des cours de *Survie Urbaine* avaient lieu en plein air, dans des parcs mais surtout des impasses, des parkings excentrés aux embranchements désertés, entre quais martelés de soleil, cages d'escalier et trottoirs au bitume rapiécé. Les activités illégales : premier motif de discorde entre Sacha Sequeira et François Crosses. Un mobile de meurtre ?

Pas si évident. Certaines sources tendent à contredire la thèse d'un Sequeira gourou. Dans la bouche de témoins plus récents se profile l'image d'un professeur engagé à la pédagogie radicale mais honnête. Il ressortait déjà, à l'étude des documents et scellés (tweets, groupe secret sur Facebook

rassemblant notes manuscrites, enregistrements et vidéos), que les étudiants partageaient un mépris pour tout ce qui se trouvait à l'extérieur de leur groupe. Ces documents ont été analysés avec soin dans le but d'esquisser le portrait psychologique des protagonistes, notamment la victime et le tueur présumé. Mais dans cette enquête la responsabilité des étudiants a été, à mon avis, sous-évaluée. Les verbatims de leurs interrogatoires sont retranscrits en intégralité dans *L'empereur des bas-fonds*.

Car, loin d'être le baroudeur intrépide décrit dans mon livre, Sequeira avait « *l'égalité d'humeur et les attitudes d'un sac en plastique emporté par le mistral* », selon l'étudiant Guillaume Blein. « *Il fonctionnait au culot et aux gueulantes, comme un mâle alpha* », ajoute le jeune homme en baissant d'un ton, comme si le professeur pouvait encore l'entendre. « *Un monstre endormi, enfin quelque chose qui hiberne.* » A la question : avez-vous regretté de vous être inscrit ? L'intéressé répond d'un rire sans joie. « *Au début, oui. Puis j'ai compris ce qu'il avait à nous apporter.* »

Une courte vidéo datant de janvier 2018 montre le professeur Sequeira manipulant un rat. La scène se déroule au crépuscule, en pleine rue. Le RON-RON des moteurs suggère une file de voitures roulant hors champ, à vitesse réduite. Le rat, enfermé dans une cage, glisse entre les doigts du professeur puis se laisse attraper. Deux rangées d'élèves sont de dos, au premier plan. On n'entend que le couinement de l'animal et le grincement de la porte de la cage qui se referme. Sequeira assomme le rongeur sur le bord d'un trottoir, tire sur sa queue jusqu'à entendre un SCRATCH. Il taille un Y sur son ventre avec un morceau de bouteille. Et tandis qu'il enfille les doigts dans son rat, il laisse errer son regard entre les étudiants debout et la cage vide, en faisant de longs détours paresseux vers la route où les automobilistes ne ralentissent ni n'accélèrent. Il n'a pas l'air plus concerné qu'eux par ce qu'il est en train de faire. On entend « *j'ai besoin de deux volontaires* » juste avant que la vidéo ne s'arrête. L'étudiant qui filmait venait de se désigner.

Les élèves du master préféraient aux cafés les ruelles sombres et le ciel ouvert du Cours Julien aux préaux de la faculté. Ils se mêlaient peu aux autres étudiants. On a d'abord supposé quelque diktat de leur berger, mais j'émetts aujourd'hui une tout autre hypothèse. Il se pourrait que les candidats aient été sélectionnés pour leur esprit de corps, leur potentialité à former une meute. Car le dénouement tragique que l'on connaît ne peut s'expliquer que par l'action concertée de plusieurs tueurs. La victime, nous ne le rappellerons jamais assez, n'était pas sans ressources.

Organisés, ces élèves passaient de longues nuits dehors pour « *assimiler la loi de la rue* ». Ils se disséminaient en banlieue par groupes de deux ou trois, entre le 13^e et le 16^e arrondissements. Ces travaux pratiques, qu'il faut appeler « *raids* » pour respecter la terminologie, sont sous le sceau de l'omerta. Interrogés séparément, remis en liberté faute de preuves, les étudiants n'ont lâché aucune information. Cette loi du silence a été violée en de rares occasions, quand par exemple la dénommée Krista Gretter passa vingt-quatre heures en garde à vue à l'Evêché [ndlr : hôtel de police], suspectée de détention et revente de stupéfiants. Si la détention était manifeste, les officiers ne trouvèrent pas suffisamment d'éléments pour étayer l'accusation de trafic. La jeune fille avait été cueillie par la brigade anti-criminalité du 14^e arrondissement alors qu'elle sortait de la Cité de la Busserine encadrée par deux dealers notoires, discutant avec eux du sort à réserver à un indic. Son amie Marine Loix, dont les parents ont toujours vanté la nature « *inoffensive et timide* », a aussi eu son lot de frictions avec les autorités. Elle fut entendue au procès d'un caïd local accusé d'assassinat. Le mode opératoire – immolation, deux balles dans la tête – était connu des autorités. Le témoignage de Marine Loix se révéla décisif dans le réquisitoire du parquet et la condamnation. C'est mardi dernier seulement, dans sa cellule des Baumettes, que le caïd s'est prêté au jeu des questions-réponses. « *Elle m'a bien niqué, avec ses airs de princesse en papier à rouler. Bien sûr que je l'ai buté le mec, mais je l'ai fait pour elle. Et pour quoi ? Pour qu'elle réussisse ses exams... !* » De copieuses insultes complètent sa déclaration, dont on peut trouver une version complète dans mon livre. Mais Marine Loix n'a pas été inquiétée par la justice. Son témoignage à charge et l'absence de preuves l'ont exemptée de poursuites pour complicité.

Ce « *barbecue à la marseillaise* » fut suivi d'autres incidents non moins alarmants. Pendant cette période correspondant aux examens de fin de master, de mi-mai à fin juin 2019, on recense pas moins de 16 homicides et deux disparitions non élucidées. Le lien avec les trafics n'a pas toujours été établi et les modes opératoires déconcertent la police. Plusieurs victimes ont été renversées ou écrasées. Egaleme nt préoccupant, le professeur Sequeira refusa, dans un premier temps, de fournir une copie de l'examen terminal. C'est deux semaines après la mise en demeure du doyen que ce dernier le reçut par e-mail : « *Dissertation : la loi de la rue* » Le doyen jugea cette « *parodie d'examen* » insuffisante et prit sur lui d'annuler le diplôme. Il était loin d'imaginer les conséquences.

Un soir, peu après l'annulation du master, alors qu'il se faufilait entre les barrières pour sortir de la faculté, il se heurta à un individu qu'il qualifia de « *disciple de Sequeira* ». « *J'ai d'abord cru qu'il avait un œil de verre, nous a-t-il confié en roulant des yeux, ou qu'il était ivre. Il avait les yeux inertes et crayeux comme si on les lui avait figés avec un pistolet à colle.* » Le « *disciple* » était en haillons et sa barbe laissait voir des trous bordés de poils roussis. « *Je n'avais jamais vu ce monsieur, a dit le doyen aux enquêteurs. Il faisait des S devant les barrières et grognait comme si ça lui faisait mal de marcher. Il donnait des cartes de visite aux gens qui passaient, aux étudiants. C'étaient les miennes. Il distribuait mes cartes et les gens les jetaient dans le caniveau. Certains l'empochaient, mais ils le faisaient en jetant des regards inquisiteurs, comme s'ils prévoyaient quelque mauvais coup.* »

De là, sa vie devint un enfer. Dès qu'il sortait de chez lui, le téléphone du doyen sonnait. Une voix à l'autre bout du fil commentait ses moindres gestes. « *Il traverse la route. Il s'arrête. Il est en plein milieu du carrefour. Il se retourne, il cherche du regard. Une voiture le frôle en klaxonnant. Il repart. Le voilà de l'autre côté, il s'engage le long de l'escalier qui mène à la gare, sa main droite sur la rampe...* » Un vendredi soir, il éteignit son téléphone pour le week-end. Le lundi suivant il oublia, ou fit semblant d'oublier de le rallumer. Les messages se propagèrent dans sa boîte vocale comme des virus. Halètements sexuels, enregistrements de viols, chapelets d'injures en langue étrangère, promesses de torture, hurlements de douleur, messages d'accueil des pompes funèbres... Mais le pire était, de l'avis du doyen François Crosses, les bruits d'accident. « *Le crissement des pneus, la tôle contre le béton, le silence puis les premiers cris.* »

Un jour du mois de novembre 2019 il fit appel au rectorat, qui dépêcha à Marseille deux assesseurs. Le cauchemar prit fin aussitôt. Plus d'appels, plus rien. Les assesseurs, quand ils pénétrèrent dans son bureau, trouvèrent un doyen livide aux réflexes de bête traquée. Dans ses yeux couvait un espoir. Cet entretien est exceptionnellement bien documenté par l'un des deux assesseurs, M. Delanaux, qui écrivait tout. « *Messieurs, j'ai fait appel à vous pour assister à un examen en deuxième session, et ainsi attester de sa conformité au règlement.* » Dans l'atmosphère douillette et policée de son sanctuaire, il pouvait presque entendre réfléchir MM. Delige et Delanaux. Ils avaient entendu parler de ce diplôme, ils n'y croyaient pas. En agents civilisés, ils attendaient leur ordre de mission. Le doyen remua dans son fauteuil rouge. « *Il faut compter avec quelques complications. C'est un diplôme qui n'a eu qu'une seule promotion. Le responsable de parcours a disparu et il faudra le retrouver pour organiser l'examen.* »

Malgré tout ce que l'on sait par ailleurs, cela ne fut pas difficile pour MM. Delige et Delanaux de retrouver la trace de Sequeira. Le professeur destitué s'était exilé à l'est du Paraguay, dans une ville du nom de Ciudad del Este, capitale de l'Alto Parana. Le doyen avoue avoir rit en l'apprenant, « *mais d'un rire grave* ».

« *Sinistre mégapole du crime, lut-il dans le National Geographic, carrefour mondial de la contrebande aux rues sillonnées de mercenaires, de bandes rivales et de vendeurs à la sauvette, Ciudad del Este, etc.* »

« *Je me souviens m'être dit : bon débarras, avoue-t-il. Rat d'égout, il avait trouvé son nid.* »

Les dix-sept étudiants montèrent dans un avion pour Asunción puis dans un bus direction la « mégapole du crime ». À partir de là, les notes de l'assesseur Delanaux ne nous sont plus d'aucun secours. Il fait état, pendant toute la durée du trajet, d'un agacement mêlé curiosité à l'égard des jeunes, qui « *semblent avoir adopté une hiérarchie comme une bande de loups, décidés à me mettre en bas de l'échelle.* » Contrairement à son habitude, M. Delanaux ne s'attarde pas sur les détails. Ses notes deviennent de plus en plus incohérentes et espacées au fur et à mesure du voyage. Voici sa dernière remarque intelligible : « *Survivre ? J'ai acheté un taser à un pouilleux dans la rue. Ça m'a coûté le prix d'un livre de poche.* »

C'est vers la fin du mois de mars de l'année 2020 que les deux assesseurs rentrèrent en France. Leur voyage avait duré quatre mois, dont presque trois restent nimbés de mystère. « *A l'aéroport, je ne les ai pas reconnus, confie le doyen. On voyait leur crâne à travers la peau de leurs joues. Emanait d'eux un parfum d'égouts et de gaz d'échappement. Les étudiants n'étaient pas avec eux.* » C'est cette terreur des assesseurs qui a convaincu les jurés et fait condamner le doyen François Crosses pour assassinat.

Celui-ci s'empara de la feuille pliée que M. Delige serrait contre lui. Les deux hommes refusèrent son invitation à boire, à manger, à discuter. À la vue du sas en verre, leurs visages se décomposèrent en même temps. Après cinq minutes de gesticulations enregistrées par les caméras de l'aéroport, ils montèrent dans un deuxième avion, direction Paris. Pour lire la feuille, le doyen attendit d'avoir gagné le boulevard de l'Europe. « *Survie Urbaine – Examen terminal – deuxième session. Sujet : Rouler en voiture sur Sacha Sequeira, une fois en marche avant, une fois en marche arrière.* » La découverte récente de ce document dans la planque d'un caïd marseillais n'innocente pas François Crosses, mais ouvre de nouvelles pistes. Celle que je suivrais si j'étais encore enquêteur est l'hypothèse d'une meute de jeunes loups dévorant son vieux chef. On y verra un symbole ou on y verra un faits divers. Je fais le choix d'y voir un retour à l'équilibre par la loi de la rue.